

1

Il y a encore deux ans, si on m'avait dit que je deviendrais propriétaire d'une maison d'hôtes dans la minuscule bourgade de Cedar Cove, j'aurais éclaté de rire. Certes, je ne m'étais jamais attendue non plus à être veuve à trente-cinq ans. Si j'avais déjà appris une chose dans ma courte existence, c'est que l'avenir n'était jamais garanti.

Par une chaleur torride ce vendredi d'août, j'étais occupée à changer les lits, récurer les salles de bains et préparer des cookies. Le comble, c'est que j'adorais ça ! Enfin, peut-être pas le ménage, mais presque tous les aspects de ma nouvelle vie.

Deux années entières s'étaient écoulées depuis la mort de mon mari. À l'époque, jamais je n'aurais cru possible de rire, ni même de sourire de nouveau. Quand j'avais appris la mort de Paul dans un accident d'hélicoptère sur une montagne d'Afghanistan, mon univers s'était écroulé. J'avais eu besoin de me raccrocher à quelque chose pour ne

pas m'effondrer complètement, et ce quelque chose avait été la Villa Rose.

Presque tout le monde m'avait déconseillé d'acheter cette maison d'hôtes : ma famille, mes amis, mon employeur. *Un changement trop radical. Une décision trop rapide. Attends au moins un an*, me disait-on. De sages conseils que j'avais écoutés d'une oreille distraite tout en échafaudant mes projets en cachette : je savais que tenter une nouvelle aventure était pour moi le seul moyen de ne pas devenir folle.

Cela n'avait pas toujours été facile. J'avais beau faire le gros du travail moi-même, la maison d'hôtes ne me rapportait pas suffisamment d'argent. Malgré tout, je gardais la tête hors de l'eau et réinvestissais le moindre centime dans la villa.

Après l'avoir rebaptisée la Villa Rose, en hommage à mon mari Paul Rose, j'avais fait fabriquer une nouvelle enseigne. Celle-ci ornait désormais fièrement l'entrée de la propriété, mon nom gravé sous celui de la maison.

Ensuite, il avait fallu effectuer divers travaux, certains par nécessité, d'autres par souci d'esthétisme. Par chance, des amis m'avaient présenté Mark Taylor.

Mark.

Quelle énigme ! Depuis un an, je le voyais pratiquement tous les jours, voire deux ou trois fois par jour, mais les seules choses que je connaissais de lui étaient son nom, son adresse, son métier – menuisier hors pair – et son penchant pour mes cookies au beurre de cacahuètes. La curiosité me démangeait. Je mourais d'envie de découvrir ses secrets et j'avais imaginé une dizaine de scénarios possibles susceptibles d'expliquer son mutisme. Certains étaient ridicules, d'autres presque effrayants.

Je tentais de lui soutirer des informations ici et là, avec un succès mitigé, pour ne pas dire inexistant. Cet homme était décidément muet comme une carpe.

Le lave-linge émit un signal, indiquant que le cycle était terminé.

J'avais eu plaisir à accueillir Lois et Michael Henderson, un couple adorable reparti le matin même après un court séjour à Cedar Cove. Leur fils, affecté à la base navale de Bremerton, s'était récemment fiancé à une jeune femme de la région, et ils avaient fait le déplacement depuis le Texas pour faire sa connaissance.

J'avais deux réservations pour le week-end. Et si j'oubliais parfois le nom de mes clients, je me souvenais en revanche très bien des personnes qui m'avaient appelée.

La première fois que j'avais parlé à Eleanor Reynolds, son langage châtié m'avait portée à croire que j'avais affaire à une femme d'âge mûr, style bibliothécaire ou comptable. Je m'étais vite ravisée. Ellie – elle m'avait demandé de l'appeler ainsi – et moi avons eu deux conversations après ce premier appel. Lorsqu'elle avait téléphoné pour annuler, puis quand elle avait rappelé pour revenir sur sa décision. Apparemment, elle n'arrivait pas à se décider, mais comme je n'avais pas eu d'autres nouvelles depuis, je supposais que la réservation était maintenue et qu'elle arriverait dans l'après-midi.

À l'inverse, Maggie Porter, bavarde et pleine d'entrain, m'avait fait l'effet d'une bouffée d'air frais. Elle avait programmé un week-end en amoureux avec Roy, son mari. Et quand ses beaux-parents avaient eu vent du projet, ils avaient tenu à leur offrir ce séjour pour leur anniversaire de mariage. J'avais hâte de rencontrer le jeune couple.

Rover aboya, signalant une présence dans l'allée. Je jetai un coup d'œil à ma montre, redoutant d'avoir oublié l'heure. Cependant, mon fidèle compagnon fila vers la porte, son jappement enthousiaste m'indiquant que je n'avais rien à craindre. Ce n'était pas un client mais Mark Taylor.

Parfait ! J'avais espéré qu'il viendrait. J'avais la ferme intention de lui faire subir un interrogatoire en règle et, cette fois, je n'allais pas le laisser se dérober.

J'ouvris la porte. Il s'était cassé la jambe au moins de mai mais la fracture s'était bien réparée. Il ne boitait même plus. À l'époque, j'étais fâchée contre lui : il avait mis si longtemps à planter ma roseraie ! Ce travail, qui n'aurait pas dû lui prendre plus de quelques jours, avait traîné des semaines durant.

Pour être juste, sa blessure n'avait pas exactement contribué à accélérer le mouvement. D'ailleurs, lorsqu'il eut enfin terminé et que j'avais vu les rosiers en fleurs, mon agacement s'était dissipé comme par magie. À présent, j'envisageais la construction d'un kiosque. J'avais même remis à Mark la photo d'un modèle que j'avais en tête.

Je m'y imaginai déjà, assise avec Rover, sirotant un thé ou un café au coucher du soleil, admirant les Montagnes Olympiques sur fond rose et orangé. Certes, je pouvais jouir de la même vue depuis la terrasse en bois située à l'arrière de la maison, mais j'aimais réserver cet endroit à mes invités, d'autant plus que la photo du coucher de soleil figurait sur ma brochure. Une photo prise par Mark. À vrai dire, il était assez doué, même s'il écartait toujours mes compliments d'un revers de la main, l'air vaguement gêné.

Mark entra et baissa les yeux sur Rover, marmonnant que ce chien n'était décidément bon à rien.

Je me mordis la langue pour ne pas répondre. Mark était comme ça. Il faisait des remarques pour me provoquer, mais j'avais compris son petit jeu et je n'allais pas tomber dans le panneau.

— Tu as une minute ? demanda-t-il.

— Bien sûr. Qu'y a-t-il ?

Au lieu de répondre immédiatement, il se dirigea vers la table de la salle à manger et y posa un rouleau de papier.

— J'ai terminé les plans du kiosque.

Pour une surprise, c'était une surprise. Je m'étais préparée à ce qu'il mette cinq ou six mois. Là encore, je le soupçonnais de faire exprès de m'agacer. En dépit de mes efforts, je n'avais toujours pas réussi à comprendre son système de priorités. Peu importait d'ailleurs. Quelle que soit sa manière de procéder, mes demandes étaient en général reléguées tout en bas de la liste.

— C'est fantastique, dis-je, d'un ton que j'espérais encourageant mais réservé.

Je ne voulais pas être déçue s'il m'annonçait qu'il ne pouvait pas commencer les travaux tout de suite.

Il déroula le plan, le maintenant à plat avec la salière et le poivrier.

J'y jetai un coup d'œil et fus aussitôt emballée.

— Quand as-tu fait ça ?

— Il y a quelques semaines.

Et il ne me le montrait que maintenant ?

— Ça te plaît, oui ou non ?

Je n'étais pas la seule à manquer de patience.

— Oui, mais j'ai quelques questions.

— Telles que ?

— Combien cela va-t-il coûter ?

Il leva les yeux au ciel, l'air exaspéré.

— Tu veux un devis aussi ?

— En général, c'est comme ça que ça se passe.

Visiblement insulté, il poussa un long soupir.

— J'aurais pensé qu'après tout ce temps, tu me ferais confiance pour ne pas t'escroquer.

— Je te fais confiance, mais construire un kiosque a un coût, et il faudra peut-être que j'économise un peu. Je suppose que je ne peux pas te payer en plusieurs fois ?

Il haussa les épaules.

— Non.

— C'est bien ce que je pensais.

— Très bien, je vais te faire un devis, mais ne viens pas te plaindre s'il y a du retard. Tu ne pourras t'en prendre qu'à toi-même.

— Tu ne peux pas me donner un ordre d'idées ?

En guise de réponse, Mark tira un petit carnet à spirales de la poche de sa chemise et le feuilleta rapidement. Il étudia une page, fronça les sourcils et ferma les yeux comme pour faire un calcul mental. Quand il les rouvrit, il m'annonça un montant qui me parut très acceptable.

— Ça me semble bien, dis-je, m'efforçant de cacher ma joie.

— On y va, alors ?

J'étudiai le dessin une fois de plus. C'était plus ou moins une copie conforme de la photo que j'avais découpée dans un magazine quelques mois plus tôt.

— On y va.

Je me frottai les mains machinalement, ne songeant plus à dissimuler mon enthousiasme. Tant pis si Mark le remarquait. Rover remuait la queue lui aussi.

— Bien.

Mark referma son plan.

— Tu as fait des cookies ce matin ? demanda-t-il en plissant le nez. Par cette chaleur ?

— Je les ai fait cuire de bonne heure.

J'ai toujours eu tendance à me lever à l'aube. Avant de se marier et d'avoir des enfants, mes amies faisaient souvent la grasse matinée jusqu'à dix ou onze heures le week-end. Pour ma part, j'avais beau essayer, je parvenais rarement à tenir jusqu'à huit heures.

— À quelle heure ?

— À quatre heures.

Mark secoua la tête et fit la grimace.

— Trop tôt pour moi.

— Il est trop tôt aussi pour une dégustation ?

À l'évidence, il attendait que je le lui propose.

— Je pourrais me forcer.

Jamais je n'avais vu Mark refuser un cookie. Cela dit, personne n'aurait deviné qu'il était accro aux sucreries. Mince, élancé, il devait mesurer près de deux mètres ou même un peu plus. Il semblait perpétuellement avoir besoin d'une coupe de cheveux, mais c'était un homme séduisant. Du moins, il aurait pu l'être s'il avait été enclin à se soucier de son apparence, ce qui, clairement, n'était pas le cas.

Contrairement à lui, j'étais, comme avait coutume de dire Paul, « ronde là où il faut ». Pour lutter contre l'embonpoint, je faisais de l'exercice, surtout de longues promenades avec Rover, et du jardinage. Cet été-là, j'avais laissé pousser mes cheveux, qui tombaient en mèches brunes sur mes épaules. Le plus souvent, je les nouais en queue-de-cheval sur ma nuque.

Mark me suivit dans la cuisine. Rover passa devant. Les cookies au beurre de cacahuètes refroidissaient sur des grilles. Je tendis une assiette à Mark.

— Sers-toi, dis-je en nous versant un café.

Nous nous assîmes l'un en face de l'autre et je l'observai.
Il engloutit trois cookies avant de s'en apercevoir.

— Quoi ? grogna-t-il, en fronçant les sourcils.

Des miettes s'étaient accumulées à la commissure de ses lèvres. Il avait une jolie bouche, d'ailleurs.

— Je réfléchissais ce matin... Je pensais à toi.

— À moi ?

Il but une gorgée de café.

— Ce n'est pas un sujet très intéressant, je t'assure.

— Au contraire. Je me suis rendu compte que nous sommes amis depuis que j'ai acheté cette maison et que je ne sais presque rien de toi.

— Il n'y a rien à savoir.

— Tu as déjà été marié ?

Il se renfrogna de plus belle.

— Il me semble que tu as mieux à faire pour t'occuper l'esprit.

— Pas vraiment. J'aurais tendance à penser que tu n'as jamais été marié. Je suis entrée chez toi, souviens-toi.

— La belle affaire. Et si mes souvenirs sont exacts, tu es entrée sans y avoir été invitée.

Je me hâtai de me défendre.

— Je t'apportais à dîner parce que tu avais la jambe cassée !

— Je n'avais pas faim.

— Ne change pas de sujet.

Je n'allais pas lui permettre de m'entraîner dans une dispute.

— Il n'y a pas un seul objet personnel chez toi. Pas de tableaux, pas de photos, rien.

Il secoua la tête.